

Études littéraires africaines

CHANCÉ Dominique, *Les Fils de Lear. É. Glissant, V.S. Naipaul, J.E. Wideman*. Paris, Karthala, coll. Lettres du Sud, 2003, 301 p. - ISBN 2-84586-460-4



János Riesz

Number 18, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041483ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041483ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Riesz, J. (2004). Review of [CHANCÉ Dominique, *Les Fils de Lear. É. Glissant, V.S. Naipaul, J.E. Wideman*. Paris, Karthala, coll. Lettres du Sud, 2003, 301 p. - ISBN 2-84586-460-4], *Études littéraires africaines*, (18), 90–92.
<https://doi.org/10.7202/1041483ar>

Jean Faustmann démontre ainsi que Simone Schwarz-Bart et Patrick Chamoiseau créent "une littérature vraiment antillaise" (p. 127), favorisant la promotion de la littérature et du peuple antillais. Ils réécrivent l'Histoire à partir de l'intérieur. Ils donnent naissance à une nouvelle génération de héros, qui tirent leur résistance, non de leur diabolisme ou de leur richesse, mais bien de leur générosité et de leur authenticité. Les deux écrivains redonnent, de cette façon, la parole au peuple, qui reconquiert un certain pouvoir sur son destin et sur sa mémoire. Rendue de manière claire et simple par Schwarz-Bart, et de façon complexe et volontairement chaotique par Chamoiseau, la fierté d'être Antillais émane des deux romans mis en parallèle.

Les conclusions qui ressortent de l'analyse sont donc à la fois diversifiées et approfondies. Rien n'est négligé par la docteure en littérature, qui examine le lexique, les choix linguistiques, les personnages, les temps de verbes, la focalisation, les figures de style, les procédés de narration, etc. Elle donne même du sens à l'emploi de lettres ou de sons spécifiques. Une telle précision de l'analyse révèle, parfois, une signification intéressante. Par contre, à certains endroits du texte, des effets de style sont présentés comme des évidences, alors qu'ils relèvent plutôt de l'interprétation. Malgré certaines extrapolations injustifiées, et en dépit d'une syntaxe parfois maladroite, le livre de Jean Faustmann s'avère une lecture très intéressante pour quiconque désire analyser l'œuvre de Chamoiseau ou de Schwarz-Bart, sous quelque aspect que ce soit, ou simplement pour le lecteur qui cherche à en connaître un peu plus au sujet de la littérature antillaise. Les étudiants, les chercheurs ou, tout simplement, les lecteurs, bénéficieront du point de vue analytique pointu et perspicace de l'auteur.

■ Nathalie COURCY

■ CHANCÉ DOMINIQUE, *LES FILS DE LEAR. É. GLISSANT, V.S. NAIPAUL, J.E. WIDEMAN*. PARIS, KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2003, 301 p. – ISBN 2-84586-460-4.

Le titre de cette étude annonce deux rapprochements comparatifs : un rapport de "filiation" entre *King Lear*, pièce de Shakespeare, et les œuvres de trois auteurs contemporains, qui sont dès lors mis en parallèle. Ces écrivains seraient tous les trois des "auteurs de la part maudite" (p. 29), ayant fait l'expérience fondamentale d'un ordre social qui est en vérité un profond désordre : pour V.S. Naipaul, celle de l'ordre colonial qui continue à s'exprimer par une angoisse mortelle ; pour Édouard Glissant, celle de l'ordre néocolonial avec l'idée obsessionnelle de la "malemort" ; et pour l'Américain noir J.E. Wideman, l'expérience du ghetto et de son "abjection".

Pour ce qui est du rapport avec la pièce de Shakespeare, on se souvient

que le roi Lear a bien trois filles et non des fils ; mais le rapport avec la pièce de Shakespeare se situerait, pour une part, précisément dans cette dominance des femmes : "chez Naipaul, Glissant, Wideman, on a également l'impression que les filles ou les femmes ont pris toute la place et peuvent seules hériter (illicitement peut-être) du père" (p. 12, note 7). D'un autre côté, les trois auteurs sont bien des fils de Lear : "fils d'un père impossible dont on ne peut hériter, puisqu'il s'est destitué comme père ou parce qu'il a été mis dans l'incapacité d'assumer la paternité. Les fils d'un tel père sont en demeure de refonder pour eux-mêmes la paternité, ses symboles, la filiation. A moins qu'il soit moins question de refonder que d'interroger, de regretter, de scruter le vide laissé par ce père absent. Un deuil viendra-t-il prendre la place de ce vide ?" (p. 19 sq.)

L'auteur a ainsi livré le programme de ses analyses : montrer ce que ces œuvres comportent d'interrogations, de regrets, de scrutation du vide laissé par le père absent, mais ce qu'elles laissent apparaître dans l'ordre d'un désir de refonder la paternité et ses symboles. Ce programme se situe à deux niveaux qu'on pourrait qualifier de macroscopique et de microscopique. A un niveau thématique global, nous sommes confrontés à une lecture qui s'inspire de Freud et de Lacan – symbolique, psychanalytique, philosophique – et qui, montrant la récurrence de certains thèmes, métaphores et symboles, relie entre eux les passages dispersés à travers les textes ; le commentaire établit des liens entre des signifiants décontextualisés, définit les figures dominantes (ou maîtresses) des trois auteurs, reconstitue le puzzle du texte (surtout chez Wideman) et essaie de (re)constituer la "poétique" spécifique des trois auteurs. Ce décryptage du texte s'opère à un deuxième niveau encore, microscopique ou déconstructiviste, et s'attache alors aux mots, aux concepts, à la différence entre le terme anglais (chez Naipaul et Wideman) et le terme français (plus de 30 fois la critique se fait critique de la traduction française, dans le texte comme dans les notes infrapaginales).

Établir les liens entre les deux niveaux – celui des "signifiants" et celui de la "signifiante" – est au cœur du travail de Dominique Chancé, qui se trouve, d'un côté, confronté à l'hermétisme et à l'inaccessibilité du texte : "de la signifiante, seul l'inconscient du sujet détient les clés", mais, d'un autre côté : "à défaut de véritablement découvrir un signifiant de l'inconscient, des signifiants fondamentaux, on peut du moins observer la danse et faire apparaître des traces, des pistes, des cohérences dans les jeux associatifs" (p. 267).

A la fin du livre, une approche différente devient possible, qu'on pourrait qualifier de "physiologique" ; on y pointe "la prédilection pour le rythme" chez Glissant qui "scande" sa parole, visant ainsi à retrouver dans ses phrases labyrinthiques le "halètement du conteur" : "L'expérience prouve que certaines phrases ne livrent leur sens que d'être lues à haute voix et rythmées, en suivant le dessin des anaphores, parenthèses, tirets et virgules, qui déploient progressivement le sens" (p. 284).

Dominique Chancé a réussi la tâche difficile de dégager l'unité – tant au niveau biographique qu'historique – de ces trois œuvres, à partir de sa thèse de départ : "c'est le père qui manque". Le résultat est aussi simple que complexe : "Ces écrivains savent donc pertinemment que la place du père, ou la possibilité de penser la place du père est un enjeu central, dans leurs sociétés, dans leur vie, dans leur œuvre. Il nous invitent à nous demander, par conséquent, pourquoi le père, qui n'est pas absent, est si difficile cependant à symboliser et pourquoi hériter de ce père-là est tellement problématique" (p. 144).

L'étude demande une attention constante et un certain effort pour entrer dans la logique de la démonstration de l'auteur. Il aurait sans doute été utile, dans le sens d'une plus grande transparence, de présenter, peut-être en guise d'introduction, le cadre théorique et conceptuel de l'étude, qui se "cache" souvent dans des notes en bas de page ou à l'occasion de remarques faites "en passant", car les amateurs de littérature caribéenne ne sont pas tous versés dans la psychanalyse freudienne et lacanienne. Mais il reste qu'à travers l'analyse des romans des trois auteurs, Dominique Chancé a réussi à (re)construire leur "roman commun".

■ János RIESZ

■ VOISSET GEORGES (DIR.), *L'IMAGINAIRE DE L'ARCHIPEL*. PARIS, KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2003, 355 P. – ISBN 2-84586-363-2 (COUVERTURE DE VINCENT ANICET).

Organisé en 2000 à l'Université des Antilles et de la Guyane par le CRELIC (Centre de recherches en littérature comparée), le colloque pluridisciplinaire *Les Archipels en quête d'imaginaire* a donné lieu à la publication de vingt-trois contributions réunies sous le titre *L'Imaginaire de l'archipel*.

Si les encyclopédies et dictionnaires rivalisent dans la diversité des termes pour parler des îles et des continents, l'archipel reste le parent pauvre, comme une "chose sans qualités". Les intervenants vont heureusement nous faire découvrir, tout au long de leurs interventions, les aspects les plus divers de l'archipel et nous faire "entrer dans l'archipélie". Pierre Brunel aborde le passage de l'île à l'archipel, quand "les archipels sont en quête d'imaginaire", entre mythe et utopie. Poursuivant la réflexion, Bertrand Westphal évoque la lutte fratricide qui voit Médée choisir la fraction, en dispersant les fragments du corps de son frère. Ainsi, à l'île qui évoque la finitude, il oppose l'ouverture de l'archipel. Quittant les terres connues, c'est aux Galapagos que nous entraîne Claude Dumoulié qui propose une lecture deleuzienne de ces îles réinventées par Melville, qui sont présentées comme un "lieu post-apocalyptique" où l'es-pérance renaît. Cette première partie, intitulée *Configurations archipéla-giques*, s'achève par une étude de Renuga Devi-Voisset, sur le régime juri-